

A la fin de la troisième partie, le narrateur Rieux décrit le comportement des habitants d'Oran ayant vécu une séparation, soit que l'un de leurs proches soit mort, soit qu'il soit resté à l'extérieur de la ville close.

1 Ils étaient à ce point abandonnés à la peste qu'il leur arrivait parfois de n'espérer plus qu'en son
sommeil et de se surprendre à penser : « Les bubons, et qu'on en finisse ! » Mais ils dormaient déjà
en vérité, et tout ce temps ne fut qu'un long sommeil. La ville était peuplée de dormeurs éveillés qui
5 n'échappaient réellement à leur sort que ces rares fois où, dans la nuit, leur blessure apparemment
fermée se rouvrait brusquement. Et réveillés en sursaut, ils en tâtaient alors, avec une sorte de
distraction, les lèvres irritées, retrouvant en un éclair leur souffrance, soudain rajeunie, et, avec elle,
le visage bouleversé de leur amour. Au matin, ils revenaient au fléau, c'est-à-dire à la routine.

Mais de quoi, dira-t-on, ces séparés avaient-ils l'air? Eh bien, cela est simple, ils n'avaient l'air de
rien. Ou, si on préfère, ils avaient l'air de tout le monde, un air tout à fait général. Ils partageaient la
10 placidité et les agitations puériles de la cité. Ils perdaient les apparences du sens critique, tout en
gagnant les apparences du sang-froid. On pouvait voir, par exemple, les plus intelligents d'entre eux
faire mine de chercher comme tout le monde dans les journaux, ou bien dans les émissions
radiophoniques, des raisons de croire à une fin rapide de la peste, et concevoir apparemment des
espoirs chimériques, ou éprouver des craintes sans fondement, à la lecture de considérations qu'un
15 journaliste avait écrites un peu au hasard, en bâillant d'ennui. Pour le reste, ils buvaient leur bière ou
soignaient leurs malades, paressaient ou s'épuisaient, classaient des fiches ou faisaient tourner des
disques sans se distinguer autrement les uns des autres. Autrement dit, ils ne choisissaient plus rien.
La peste avait supprimé les jugements de valeur. Et cela se voyait à la façon dont personne ne
s'occupait plus de la qualité des vêtements ou des aliments qu'on achetait. On acceptait tout en bloc.

20 On peut dire pour finir que les séparés n'avaient plus ce curieux privilège qui les préservait au
début. Ils avaient perdu l'égoïsme de l'amour, et le bénéfice qu'ils en tiraient. Du moins, maintenant,
la situation était claire, le fléau concernait tout le monde. Nous tous au milieu des détonations qui
claquaient aux portes de la ville, des coups de tampon qui scandaient notre vie ou nos décès, au
milieu des incendies et des fiches, de la terreur et des formalités, promis à une mort ignominieuse,
25 mais enregistrée, parmi les fumées épouvantables et les timbres tranquilles des ambulances, nous
nous nourrissions du même pain d'exil, attendant sans le savoir la même réunion et la même paix
bouleversantes. Notre amour sans doute était toujours là, mais, simplement, il était inutilisable,
lourd à porter, inerte en nous, stérile comme le crime ou la condamnation. Il n'était plus qu'une
patience sans avenir et une attente butée. Et de ce point de vue, l'attitude de certains de nos
30 concitoyens faisait penser à ces longues queues aux quatre coins de la ville, devant les boutiques
d'alimentation. C'était la même résignation et la même longanimité, à la fois illimitée et sans
illusions. Il faudrait seulement élever ce sentiment à une échelle mille fois plus grande en ce qui
concerne la séparation, car il s'agissait alors d'une autre faim et qui pouvait tout dévorer.

Vous ferez le commentaire littéraire de l'extrait proposé. Vous rédigerez uniquement deux axes de lecture (on ne demande pas la rédaction de l'introduction et de la conclusion).